

—Elle est partie ? Où ça ?
 —On n'en sait rien.
 —Elle nous échappe ?
 —Pour le quart d'heure, oui, mon vicieux.
 —C'est une partie perdue !
 —Pas encore ! On l'a retrouvée, je t'en réponds !
 —Et puis, après ?
 —Elle entendra parler de nous, voilà tout.
 —Ainsi, tu persistes ?
 —Toujours !
 —Prends garde, c'est tenter le sort !
 —Sept millions, et les abandonner, jamais !...
 —Sept millions ? répéta Prosper.
 —Tout au juste, sans compter les fractions. Trois millions du côté de son mari. Ça fait bien sept, si je sais compter jusqu'à dix.

—Ah ! tu en es encore là ! ricana Prosper avec une colère concentrée ! Tu ne sais donc rien ?

—Qu'est-ce que je ne sais pas ?

—Tiens, là ! répliqua Prosper en lui tendant un journal tout ouvert et en lui montrant du doigt le paragraphe dont il devait prendre connaissance.

Désiré saisit violemment le journal, et lut. Mais en lisant il passait successivement du rouge au violet, puis du violet au jaune et du jaune au vert. Quand il eut fini de lire, il froissa le malheureux journal, qui n'en pouvait mais.

—Tonnerre ! grommela-t-il les poings serrés, les yeux brillant de rage.

Que disait donc le journal ? Ceci tout simplement : Il racontait que la comtesse de Noiville, fidèle à la parole dite devant le tribunal, prenait les mesures nécessaires pour arriver à restituer la fortune de son mari aux parents éloignés que possédait le comte.

Comme on le voit, la nouvelle de cet acte de désintéressement n'avait pas été longue à se répandre, grâce au zèle de Me Litzelmann, qui voyait là le couronnement de sa plaidoirie et la réhabilitation de Jeanne et de Robert Dauray.

—Nous sommes volés ! reprit Désiré avec une sourde fureur. Ah ! si elle était morte en prison avant le jugement ! Je sentais bien bien qu'il fallait nous presser.

—Trop tard, à présent ! murmura Prosper.

—Restent trois millions et demi ! ajouta Désiré.

—Ainsi, tu veux quand même ?

—Je veux que la famille Martin soit millionnaire, répondit le jeune bandit d'un air farouche. Et elle le sera !

—Mais puisque la comtesse est partie, et qu'on ignore où elle est allée.

—Je le saurai ! Quand ? Comment ? Je l'ignore ! Quo je la retrouve seulement, et ce ne sera pas long, je t'en réponds ! Je ne lui laisserai pas le temps de nous mettre sur la paille. Elle serait capable d'entrer en religion et de donner tous-ses biens aux pauvres, pour nous voler. Mais j'y aurai l'œil, et, cette fois je ne la manquerai pas !

Pendant que les deux dignes frères exhalaient leur colère et complotaient un nouvel attentat contre Jeanne d'Esparre qui leur échappait pour quelque temps, Robert Dauray se trouvait réuni à sa mère, heureuse, enfin, complètement heureuse pour la première fois depuis tant de mois passés au milieu des plus terribles angoisses.

Il n'était que temps ! Et c'est ce que se disait Robert en

contemplant avec attendrissement le visage amaigri, les traits fatigués de la pauvre femme.

C'est qu'en effet madame veuve Dauray relouvait à peine d'une longue et dangereuse maladie qui l'avait terrassée, en apprenant l'abominable accusation dirigée contre son fils, et clouée sur un lit de douleur pendant toute la durée du procès. Cette maladie avait, du reste, été plutôt un bienfait pour la pauvre mère, en lui épargnant la lente agonie des oraintes et les indignations de chaque jour.

—Ah ! chère mère, lui disait Robert en la serrant dans ses bras, que de torts j'ai à racheter envers toi.

—Eh bien ! lui répondit madame Dauray, me voilà heureuse et sans regrets, puisque tu es heureux !

Robert n'avait pas vu Jeanne depuis leur acquittement. Il n'avait plus entendu parler d'elle. L'inquiétude le pressait.

Ce ne fut que le jour suivant que le facteur lui apporta enfin une lettre dont il devina l'auteur aux battements de son cœur, car Jeanne, ne lui ayant jamais écrit, il ne connaissait point son écriture.

Cette lettre, c'était celle que nous avons reproduite dans un chapitre précédent.

Robert la lut et la relut, couvrant de baisers le nom de celle qu'il aimait d'une passion si profonde et si complète.

—Partie... murmura-t-il ensuite. Partie ! loin d'elle pour un an ! Que c'est long !

XVI.

Trois mois environ s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons rapportés.

La situation ne s'était point modifiée, sauf pour deux de nos personnages : Julie et Prosper Martin. Julie, ainsi que nous l'avons dit, avait suivi, avec un intérêt passionné, les péripéties des débats ouverts devant la cour d'assises de la Seine. En apprenant l'acquiescement de Robert et de Jeanne d'Esparre, son premier mouvement avait été un mouvement de joie et de soulagement profond.

Il lui sembla qu'on lui enlevait un poids immense. Ses haines et ses colères s'étaient apaisées depuis quelque temps, et allaient, chaque jour, en diminuant. Le comte de Noiville mort, sa vengeance était satisfaite. Restaient les questions d'intérêt matériel, de fortune rêvée, de grande vie de luxe entrevue.

Mais Julie, après avoir vécu longtemps dans une misère cruelle, se trouvait relativement heureuse du bien-être relatif qu'elle goûtait, grâce aux cinq cent mille francs touchés par l'entremise de Me Ferté. Cette petite somme était bien écornée, il est vrai, et chaque jour elle fondait entre ses doigts : mais elle s'étourdissait sur l'avenir. Puis, faut-il le dire ? Grâce à son imagination de femme, à la sensibilité de ses nerfs, elle s'était laissée prendre, jusqu'à un certain point, par l'émotion qui avait saisi le public en entendant la défense des deux jeunes gens, de Robert et de Jeanne.

Ce roman d'amour, cette explosion de passion avaient éveillé en elle tout un monde de sensations nouvelles. Elle avait brusquement senti le vide immense de son propre cœur. Elle s'était prise à rêver d'aimer ainsi et d'être aimée avec ce dévouement enthousiaste, avec cette abnégation et cette délicatesse ; de rencontrer un homme de valeur intellectuelle et morale qui l'adorât jusqu'à en mourir, et qu'elle adorât au point de lui donner elle-même, sa vie, sans marchander, avec une sorte de volupté amère